

—Qu'elle l'adore positivement : je ne l'affirmerais pas. Est-il besoin de s'adorer pour se marier ?

—Je le sais, dit-elle sèchement.

—L'important c'est qu'elle consente à l'épouser.

—Elle ne consentira jamais ! répliqua-t-elle avec vivacité.

—Vous trahissez malgré vous la haine que vous portez à Marquais ! Il ne vous a pourtant rien fait est excellent gargon ?

—Pourquoi voulez-vous que je le haïsse ?... Je ne crois pas qu'il puisse faire le bonheur de mon enfant : Voilà tout... C'est vous plutôt qui aviez autrefois de l'aversion pour lui. Maintenant, vous êtes engoué de lui, je ne sais pourquoi...

—Je vous dis qu'il a toutes les qualités, et qu'il est digne d'être mon gendre... Si j'ai eu des préventions contre lui, si je ne l'aimais pas, vous en connaissez le motif...

—Oui, il aspirait à la main...

—Et à la fortune de ma nièce, c'est vrai ; et j'entendais bien réserver l'une et l'autre à Raymond. Puisqu'il a dû battre en retraite de ce côté et qu'il a paru s'amouracher de notre fille, qu'il soit le bien venu. Il sera prochainement chef de bataillon.

—Donnons-lui Rosie, si vous le voulez. Je n'y mettrai pas d'empêchement, dit-elle d'un ton froid pour clore l'entretien.

.....

Cependant, à cette même heure, une autre explication et bien autrement grave, avait lieu dans la chambre de Mlle de la Clémaderie. Avant de se mettre au lit, Mlle Monblant était venue frapper à la porte de sa cousine, qui s'empressa de lui ouvrir.

Mathilde embrassa Rosie :

—Tiens ! tu as les yeux rouges ? dit-elle avec surprise Tu n'as pas pleuré, je présume ?

—Pleuré, moi ? répliqua Mlle de la Clémaderie avec un sourire forcé... Pourquoi pleurerais-je ? J'ai les paupières un peu enflammées, en effet... Un petit bouton, sans doute !... Ce n'est rien !

La pauvre enfant avait, en effet pleuré en voyant les auteurs de ses jours et son frère jouer une comédie infâme pour décider sa cousine à épouser Raymond, si indigne de l'amour de Mlle Monblant.

—C'est juste ! dit tristement Mlle Monblant. Tu n'as pas de sujets de chagrins, toi. La vie ne t'a présenté jusqu'ici que ses roses et ses sourires.

—Voudrais-tu me faire croire que tu t'es réservée le monopole des épines et des larmes ?

—Je ne sais pas. Mais tu avoueras bien que j'ai connu autant de douleurs que tu as connu de joies ?

—Qu'importe, si l'avenir te promet une éternité de bonheur ? N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ? N'es-tu pas jeune ? N'es-tu pas belle ?

—Moins belle et moins jeune que toi, Rosie ?

—N'es-tu pas riche ?

—Si tu savais combien j'attache peu de prix à la fortune ! Combien je regrette notre modeste appartement de la rue du Ponceau ! Avec quel plaisir j'échangerais mon opulence actuelle pour notre pauvreté d'autrefois ! A quoi me servent ces quatre ou cinq millions...

—Six, je te prie ! Ne te fais pas de tort à toi-même !

—A quoi servent ces six millions s'ils ne me permettent pas de rendre à ma mère la raison et la santé ! Puisqu'elle ignore sa richesse et qu'elle mourra sans l'avoir connue et sans en avoir joui !

—Tu en jouiras, toi !... A quoi sert la fortune, dis-tu ? A une foule de choses ! A trouver un mari d'abord !

—C'est le moindre de mes soucis...

—A pouvoir choisir librement entre tous les adorateurs qui solliciteront ta main ; à écarter ceux qui ne convoiteront que ta dot, pour donner la préférence à celui qui n'enviera et n'aimera que ta personne !...

—Celui-là est mort, interrompit-elle en hochant la tête, et mon cœur n'a plus de choix à faire. Tous les hommes me sont désormais indifférents...

—Est-ce bien certain ? demanda Rosie d'un ton d'incredulité. Dapsuis hier soir je commence à en douter...

—Que veux-tu dire ? s'écria Mathilde en rougissant.

—Avec cela que tu ne devines pas ? Voyons, sois franche avoue que tu n'as plus autant d'horreur pour le mariage, et qu'en sacrifiant tes vêtements de deuil...

—Pour être agréable à ma tante, tout simplement.

—Tu as mis aussi de côté quelques vieux souvenirs.

—Rosie ! fit sévèrement Mlle Monblant. C'est mal ce que tu dis là !

—Et qu'enfin tu te résigneras assez volontiers à épouser Raymond : avoue-le !...

—Je n'ai rien à avouer ni à nier, ma bonne cousine.

—Ainsi tu ne l'épouseras jamais ?...

—Je ne crois pas. Et pourtant, qui peut savoir ? Il paraît tant m'aimer ! Ma-froidour lui fait tant de mal ! Et je suis si touchée, si émue, d'un attachement que je ne puis partager...

Mlle de la Clémaderie comprit que la jeune fille était ébranlée, qu'elle finirait, un jour ou l'autre, par capituler.

—De la pitié à un sentiment plus tendre et de la reconnaissance à l'amour, il n'y a pas loin ! pensa-t-elle. Il n'est que temps d'ouvrir les yeux à cette pauvre enfant.

Elle lui prit la main, la regarda fixement, et s'efforçant de dissimuler son agitation :

—Mathilde ! fit-elle à demi voix, j'ai quelque chose de très important à te dire. Je ne suis vraiment si j'ai bien le droit de te tenir un pareil langage. Tu n'es que ma cousine, après tout, et Raymond est mon frère...

—Oh ! mon Dieu ! Pourquoi ce ton mystérieux ? Tu m'épouvantes, Rosie !... Que vas-tu m'apprendre ?

—Ecoute, chère mignonne ; ma situation est certes bien délicate.

—Délicate ?

—Oui ; et il ne faut rien moins que ma affection pour toi, jointe à la conscience d'un devoir à remplir pour m'empêcher de garder le silence.

—Je ne comprends pas ! reprit Mathilde, et toutes ces précautions oratoires...

—T'intriguent et t'inquiètent, n'est-ce pas ? Tu me promets un secret absolu...

—Je ne suis ni bavarde, ni indiscrette, ce me semble ?

—Ce que je vais te révéler, vois-tu, est strictement confidentiel. C'est entre nous ; il ne faut le répéter à personne : ni à ma mère, ni à mon père...

—Pas même à Raymond ?

—Ni surtout à Raymond !... Cela te paraît bizarre... Dis-moi, Mathilde : consentirais-tu à devenir jamais la femme d'un homme qui n'aspirerait à ta main que par un calcul intéressé, qui ne viserait que ta dot, dont il aurait besoin pour payer ses dettes ?...